

## Études littéraires africaines

# L'acrobatie ténébreuse de Confucius : lectures « intégrées » de Dai Sijie et de Paul Kawczak

Ninon Chavoz



Number 52, 2021

De la Chinafrique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087064ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087064ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chavoz, N. (2021). L'acrobatie ténébreuse de Confucius : lectures « intégrées » de Dai Sijie et de Paul Kawczak. *Études littéraires africaines*, (52), 41–53.  
<https://doi.org/10.7202/1087064ar>

Article abstract

*The political and economic developments of the Sino-African relationship are no longer to be demonstrated. However, what about its insertion in the long course history of intercontinental exchanges ? The two works I intend to study – Dai Sijie's L'Acrobatie aérienne de Confucius (2009) and Paul Kawczak's Ténèbre (2020) – offer to contribute to filling this gap. Coming from the contemporary francophone field (francophone literature from China for Dai Sijie, from Quebec for Paul Kawczak), these two novels, both characterized by a baroque aesthetic, focus on the creation of a Sino-African literary history, which associates eroticism, sometimes pushed to the most extreme and grotesque, and intertextuality. The Sino-African relationship thus allows us to sketch the outline of an « integrated literary history » (Anthony Mangeon, 2015), in which texts fit together as much as bodies.*

## **L'ACROBATIE TÉNÉBREUSE DE CONFUCIUS : LECTURES « INTÉGRÉES » DE DAI SIJIE ET DE PAUL KAWCZAK**

À Nicolas Martin-Granel

### **Résumé**

L'actualité politique et économique de la Chinafrique n'est plus à démontrer. Qu'en est-il cependant de son insertion dans l'histoire au long cours des relations intercontinentales ? Les deux œuvres étudiées – *L'Acrobatie aérienne de Confucius* de Dai Sijie (2009) et *Ténèbre* de Paul Kawczak (2020) – entendent contribuer à combler cette lacune. Issus du domaine francophone contemporain (francophonie chinoise pour Dai Sijie, québécoise pour Paul Kawczak), ces deux romans, l'un et l'autre caractérisés par une esthétique baroque, participent de l'émergence d'une histoire littéraire sino-africaine, dont les deux composantes indissociables sont l'érotisme, parfois poussé jusque dans ses déclinaisons les plus grotesques, et le rapport intertextuel. La relation sino-africaine aboutit ainsi à l'esquisse d'une « histoire littéraire intégrée » (Anthony Mangeon, 2015), où les textes s'emboîtent autant que les corps.

Mots-clés : histoire littéraire intégrée – Chinafrique – intertextualité – francophonie chinoise.

### **Abstract**

*The political and economic developments of the Sino-African relationship are no longer to be demonstrated. However, what about its insertion in the long course history of intercontinental exchanges ? The two works I intend to study – Dai Sijie's *L'Acrobatie aérienne de Confucius* (2009) and Paul Kawczak's *Ténèbre* (2020) – offer to contribute to filling this gap. Coming from the contemporary francophone field (francophone literature from China for Dai Sijie, from Quebec for Paul Kawczak), these two novels, both characterized by a baroque aesthetic, focus on the creation of a Sino-African literary history, which associates eroticism, sometimes pushed to the most extreme and grotesque, and intertextuality. The Sino-African relationship thus allows us to sketch the outline of an « integrated literary history » (Anthony Mangeon, 2015), in which texts fit together as much as bodies.*

*Keywords : integrated history of literature – China-Africa – intertextuality – Chinese francophone literature.*

Inspirée par l'audace de « l'acrobatie » confucéenne qui désigne, dans le roman de Dai Sijie, une position érotique d'une singulière originalité, je me propose d'en transposer ici la complexe gymnastique au domaine – certes moins affriolant – de la critique littéraire. À bien des égards, la présente réflexion s'apparente en effet à une pirouette d'acrobate : elle s'attachera à examiner les contours de la Chinafrique non à partir de la littérature africaine – comme c'est le cas de la plupart des contributions au présent dossier – mais à partir de textes issus d'autres espaces francophones : le Québec pour Paul Kawczak, et le domaine encore largement méconnu de la francophonie chinoise pour Dai Sijie <sup>1</sup>. Ce faisant, j'espère non seulement enrichir la perception de la Chinafrique d'une dimension complémentaire, mais aussi œuvrer en faveur d'une « histoire littéraire intégrée », telle que la définit Anthony Mangeon :

[...] les mutations actuelles de la littérature d'expression française, avec l'apparition de nouveaux supports et réseaux de diffusion, la mise en place de rapports détachés au territoire, à la nation et à la tradition littéraire, l'importance croissante des femmes et des productions francophones dans le marché de l'édition et dans celui de la traduction à l'étranger, les stratégies convergentes, enfin, des écrivains français et francophones dans la promotion d'une « littérature-monde en français » semblent rendre d'autant plus opportune et utile cette nouvelle démarche historiographique que j'appellerai « intégrée » [...]. [...] elle sera intégrée au sens d'une histoire connectée, qui met prioritairement en valeur les échanges, les transferts et les influences réciproques entre cultures (ou littératures) dominantes et dominées [...] <sup>2</sup>.

Précisons d'emblée que cette « histoire littéraire intégrée » se noue en l'occurrence entre deux romans relativement marginaux, qu'on peinera à classer dans une catégorie préétablie ou dans une thématique immédiatement reconnaissable. *Ténèbre* constitue ainsi le premier roman de Paul Kawczak, publié par la maison d'édition québécoise où il est employé, La Peuplade, dont le catalogue est essentiellement poétique. Paru au début de l'année 2020, *Ténèbre* bénéficie en France comme au Canada d'une bonne couverture médiatique et d'une réception relativement favorable que vient confirmer l'octroi, au mois de juin 2020, du prix des lecteurs de *L'Express*, décerné par un jury présidé cette année-là par Laurent Gaudé. Dai Sijie est quant à lui un habitué des prix littéraires, connu notamment pour son premier roman, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, paru en

<sup>1</sup> SIJIE (Dai), *L'Acrobatie aérienne de Confucius*. Paris : Flammarion, 2009, 248 p. ; désormais abrégé en AAC ; KAWCZAK (Paul), *Ténèbre : un roman*. Saguenay : Éditions La Peuplade, 2020, 303 p. ; désormais abrégé en T.

<sup>2</sup> MANGEON (Anthony), « Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines) », in : IMOROU (Abdoulaye), dir., *La Littérature africaine francophone : mesures d'une présence au monde*. Dijon : Presses universitaires de Dijon, coll. Écritures, 2014, 277 p. ; p. 87-104 ; p. 97.

2000<sup>3</sup>. *L'Acrobatie aérienne de Confucius* constitue cependant un cas particulier dans l'œuvre d'un auteur prisé avant tout pour ses représentations critiques de la Chine populaire. Contrairement à tous ses autres romans, ce texte hybride, mêlant la narration romanesque à des archives plus souvent fictives que réelles ainsi qu'à des saynètes théâtrales, n'est pas publié dans la prestigieuse collection « Blanche » de Gallimard : c'est Flammarion qui accueille en 2009 ce roman où le réalisme balzacien cède la place à un rire tout rabelaisien.

La lecture comparée de ces deux récits, parus à onze ans d'intervalle dans des contextes éditoriaux distincts, nous semble justifiée par une représentation curieusement apparentée de ce qu'on pourrait appeler, de façon quelque peu anachronique ici, la Chinafrique. L'étrangeté de cette connivence romanesque tient au fait que nos deux auteurs se tiennent nettement à l'écart des motifs les plus attendus dans la représentation de la présence chinoise en Afrique : en situant leurs récits en amont de l'essor récent des contacts économiques entre pays du Sud, en accordant le primat aux liens intertextuels et non aux échanges commerciaux, en jouant sciemment de fantasmes érotiques où le raffinement n'exclut nullement la grossièreté du stéréotype, ils contribuent à l'invention d'une autre Chinafrique, qui n'existe peut-être qu'entre leurs pages.

#### « L'autre mondialisation »<sup>4</sup>

Le point commun le plus remarquable des romans de Dai Sijie et de Paul Kowczak réside dans l'éclipse quasiment complète de ce qui constitue pourtant, depuis quelques dizaines d'années, le cœur battant de la relation sino-africaine : la densité d'échanges économiques favorisés par l'avènement d'un capitalisme multipolaire et mondialisé. L'absence de toute allusion à ce nouvel ordre du monde, qui fascine pourtant géopoliticiens et économistes, s'explique par le fait que Dai Sijie tout comme Paul Kowczak situent leur action *en amont*, bien avant la pénétration économique de la Chine en Afrique, parfois présentée dans la littérature spécialisée comme une forme de colonisation seconde. Les deux romans reviennent à un passé qui précède même la période coloniale proprement dite : par ce choix narratif, ils replacent la relation sino-africaine dans une perspective chronologique longue et invitent à ne pas la concevoir exclusivement comme une évolution récente, tributaire d'échanges commerciaux intensifiés. À ce titre, ces romans pourraient être lus en regard du premier chapitre de « l'enquête historique » que l'essayiste sénégalais Tidiane N'Diaye consacre à la relation sino-africaine : soucieux de démontrer l'ancienneté

<sup>3</sup> SIJIE (Dai), *Balzac et la petite tailleuse chinoise : roman*. Paris : Gallimard, 2000, 190 p.

<sup>4</sup> Nous empruntons ce titre à : WOLTON (Dominique), *L'Autre mondialisation*. Paris : Flammarion, 2003, 211 p.

des échanges entre les deux continents, l'auteur remonte en effet à la dynastie des Ming, pour rappeler que « du fait de ses expéditions maritimes et de son avance culturelle et technologique, la Chine aurait pu avoir les mêmes ambitions que les nations anciennement colonisatrices du continent noir »<sup>5</sup>. On retiendra, parmi les anecdotes qu'il mentionne, l'opulent tribut offert par le sultan de Malindi, qui dépêcha en 1415 une ambassade porteuse de présents variés, parmi lesquels se trouvait une girafe : il n'est pas à exclure que Dai Sijie se soit souvenu de cette anecdote zoologique. Il situe en effet son récit entre 1491 et 1521, sous le règne de l'empereur fou Zheng De, membre de la dynastie des Ming. C'est sur ce personnage historique, dont les annales ont retenu les frasques en tous genres, que se concentre le roman. Soucieux de livrer d'emblée ses sources dans un chapitre introductif (« À propos des sources historiques »), l'auteur ne manque pas de préciser que le règne fantasque de Zheng De coïncida avec le développement des échanges entre la Chine et l'Occident, notamment avec l'arrivée des premiers émissaires portugais, auxquels l'empereur, contrairement à ses successeurs immédiats, aurait fait relativement bon accueil. À la rencontre entre les explorateurs européens, émules de Marco Polo, et les populations orientales, Dai Sijie ajoute cependant un troisième terme : plutôt que de représenter Zheng De recevant les émissaires du roi du Portugal, il préfère dépeindre sa rencontre avec un homme noir, qui serait l'un des premiers à être venu jusqu'en Chine (AAC, p. 54 : l'auteur précise, au détour d'une parenthèse, que « les Chinois n'ont encore jamais vu d'homme de couleur noire »). Les circonstances de cette entrevue, sur lesquelles nous reviendrons un peu plus bas, sont pour le moins étranges et problématiques : retenons simplement pour l'instant que l'homme en question, cantonné à l'anonymat, a été vendu par un marchand d'Ormuz au cirque du roi birman, avant d'être livré à Zheng De en même temps que plusieurs animaux exotiques destinés à alimenter les chasses impériales (AAC, p. 25).

Paul Kawczak, pour sa part, situe son roman à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au lendemain de la conférence de Berlin qui décida du partage du continent entre les puissances occidentales : *Ténèbre* ne met donc pas en scène une Afrique coloniale, mais plutôt une Afrique en train d'être colonisée, telle qu'elle a également été dépeinte au cours des dernières décennies dans l'œuvre de romanciers francophones africains comme Tierno Monénembo et Gauz<sup>6</sup>. Là encore cependant, le tête-à-tête de la rencontre coloniale s'enrichit d'un troisième larron : dans le roman de Paul Kawczak, le jeune géomètre belge Pierre Claes, mandaté par le roi Léopold II pour délimiter avec une précision toute scientifique le dessin des frontières du Congo, est ainsi accompagné d'un auxiliaire bien particulier : Xi Xiao, ancien bour-

<sup>5</sup> N'DIAYE (Tidiane), *Le Jaune et le noir : enquête historique*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2013, 180 p. ; p. 20.

<sup>6</sup> Voir : MONÉNEMBO (Tierno), *Le Roi de Kahel : roman*. Paris : Le Seuil, 2008, 261 p. ; GAUZ, *Camarade Papa*. Paris : Le Nouvel Attila, coll. Incipit, 2018, 251 p.

reau chinois, spécialisé dans l'art raffiné du tatouage et de la découpe humaine. Serviteur de Pierre Claes, Xi Xiao rappelle cruellement, par son ancienne profession, la nature de l'activité colonisatrice : il s'agit pour le jeune géomètre de trancher dans les terres et d'y découper les contours d'un territoire. On pourrait à ce titre avancer que la participation de Xi Xiao explicite ce que l'opération, en apparence pacifique, menée par Pierre Claes recèle en réalité de violence sous-jacente. Loin d'être exclusivement symbolique, la présence du bourreau acquiert également une dimension réaliste, dans la mesure où elle illustre le déploiement des politiques coloniales :

Or, avant de se résigner à recruter la main-d'œuvre locale, la Compagnie du chemin de fer du Congo était convaincue que les populations indigènes étaient bien plus utiles employées au portage et à la récolte du caoutchouc qu'à la construction d'une voie ferrée. L'exemple de l'Amérique du Nord avait par ailleurs démontré que les races asiatiques, qui avaient la réputation d'être des ouvriers sobres et intelligents, excellaient dans la pose de rails. Aussi, après négociations, un contingent de cinq-cent-vingt-neuf *coolies* pour l'essentiel chinois et recrutés à Macao fut débarqué à Matadi un matin de novembre 1889. Parmi ces cinq-cent-vingt-neuf âmes figurait un nommé Xi Xiao, bourreau de son métier et qui avait quitté sa respectable position pour tenter l'aventure africaine. Quelles raisons avaient poussé cet homme de condition, maître d'un art respecté en son pays, à se lancer dans l'horreur coloniale ? Nous ne le saurons certainement jamais (*T*, p. 34).

Si les motivations de l'exil de Xi Xiao demeurent énigmatiques, le sort des immigrants chinois de la première heure est documenté à partir de la lecture d'archives et, plus particulièrement, d'un numéro de la revue *Le Congo illustré*, dirigée entre 1891 et 1895 par Alphonse-Jules Wauters, dont Paul Kawczak cite plusieurs extraits. On apprend à cette occasion que l'expérience des *coolies* tourna rapidement court, puisque la plupart moururent sur le chantier et que les quelques survivants, jugés peu aptes aux tâches qui leur étaient assignées, furent finalement rapatriés. Xi Xiao fait donc ici entorse à l'Histoire, tout comme Vincent Houang Yu Tien, le père du narrateur du *Lys et le Flamboyant* d'Henri Lopes, lui aussi débarqué « à Mayoumba, ou à Matadi, pour la construction du chemin de fer Congo-Océan » et resté au Congo, où il épouse une métisse avant de mourir au cours d'une partie de chasse où il accompagne « un militaire d'origine guyanaise »<sup>7</sup>. À l'instar de Vincent Houang Yu Tien, Xi Xiao est présenté comme « l'homme de deux mondes » (*T*, p. 36), intégré aussi bien à la population coloniale qu'à la population africaine : quoiqu'il offre d'abord ses services au colonisateur, la suite du récit s'emploie à mêler son destin à celui des futurs colonisés.

<sup>7</sup> LOPES (Henri), *Le Lys et le Flamboyant : roman*. Paris : Le Seuil, 430 p. ; p. 88 et p. 98. Voir à ce sujet l'article de Céline Gahungu, dans le présent dossier.

Situés bien avant l'avènement commercial du *made in China*, les romans de Paul Kawczak et de Dai Sijie invitent ainsi à imaginer un rapport sino-africain irréductible aux seuls échanges économiques et à penser une « autre mondialisation », antérieure à celle que nous connaissons aujourd'hui. Plus encore, l'un et l'autre mettent en scène ce que Benoît Carrot, dans un article consacré à la présence chinoise dans l'espace post-colonial francophone d'Afrique centrale, nomme un « entre-trois culturel »<sup>8</sup>, orchestrant la rencontre de l'Europe, de l'Afrique et de l'Extrême-Orient.

### « Sexe, race et colonies »<sup>9</sup>

Pour mieux cerner la nature de cette rencontre, venons-en au deuxième point commun remarquable de ces deux romans. De façon quelque peu inattendue, il réside dans le penchant partagé pour un érotisme qu'on serait tenté de qualifier « d'anatomique » ou de « chirurgical ». Quoique Dai Sijie consacre de belles pages à l'organisation des maisons closes et autres « quartiers rouges », nos deux auteurs n'ont garde de s'attarder sur les pratiques de prostitution que détaille à plaisir Tidiane N'Diaye dans le chapitre qu'il intitule éloquentement « Prostitution type "Empire des sens noir" ou nouveau produit d'exportation chinois »<sup>10</sup>. Dai Sijie et Paul Kawczak préfèrent proposer la représentation d'une sexualité inédite, abreuvée de fantasmes exotiques dont les paragraphes qui suivent s'emploieront à démêler l'écheveau entortillé. Dans le roman de Dai Sijie, l'empereur Zheng De est d'emblée présenté comme un grand amateur des plaisirs de la chair et comme un habitué des maisons de passe en tous genres : le titre même du roman désigne malicieusement l'habileté sensuelle de l'empereur, qui s'entendrait à inventer les positions et les configurations les plus innovantes. Sa rencontre avec l'homme noir marque néanmoins un tournant décisif dans son itinéraire charnel : livré au bon plaisir de l'empereur en même temps qu'un éléphant et qu'un couple de rhinocéros lubriques, le malheureux esclave est d'abord présenté comme une « créature noire », avant d'être identifié alternativement à une autruche et à un gibbon<sup>11</sup>. Affublé d'ailes postiches, il est pourchassé par l'em-

<sup>8</sup> CARROT (Benoît), « Présence chinoise dans l'espace postcolonial francophone d'Afrique centrale : éléments d'un "entre-trois" culturel », in : THOUROUDE (Guillaume), SILVESTER (Rosalind), dir., *Traits chinois / lignes francophones*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, coll. Sociétés et cultures de l'Asie, 2012, 320 p. ; p. 265-285.

<sup>9</sup> Nous empruntons ce titre à : BLANCHARD (Pascal), BANCEL (Nicolas), BOËTSCH (Gilles), TARAUD (Christelle), THOMAS (Dominic), dir., *Sexe, race & colonies*. Paris : La Découverte, 2018, 543 p.

<sup>10</sup> N'DIAYE (Tidiane), *Le Jaune et le noir*, op. cit., p. 121.

<sup>11</sup> La remarque d'un des sosies de l'Empereur, surnommé « L'Eau de la Quinte », se révèle à ce titre cruellement prémonitoire : « Le gibier numéro un de cette chasse,

pereur qui l'abat de plusieurs flèches avant de comprendre, un peu tard, qu'il n'avait pas affaire à un simple volatile :

Soudain, elle [la créature noire] se relève. Ses ailes rigides, d'une longueur disproportionnée, qui émettent, en traînant péniblement sur le sol, un bruit froufroutant de plumes, ne peuvent cacher complètement sa forme humaine, tête, cou, épaules, torse ; sa taille est celle d'un homme. L'homme autruche, à demi-mort, incapable de s'envoler, ne serait-ce que d'un centimètre, s'éloigne avec des bonds d'une raideur cadavérique. [...] La créature, comme on l'a déjà dit, est muette. Mais, sans doute pour plaire au souverain, les organisateurs de la chasse – un général de l'Armée et un ministre –, qui avaient lu le rapport de l'Académie, s'étaient approprié la découverte du savant et avaient fait déguiser ce gibier noir en autruche. Sa Majesté voit que ses ailes ne sont que des imitations, cousues bizarrement. L'homme est noir, nu. Des gerbes de flèches sont fichées dans sa poitrine, le sang ruisselle sur sa peau d'ébène, lisse comme le cuivre. Il ouvre la bouche, mais ne peut prononcer le moindre mot. Il regarde l'Empereur de ses yeux fixes, d'un regard hardi, dont la force semble intacte, tandis qu'au bout de son membre viril, dont la grosseur est un phénomène en soi, étincelle une clochette de cuivre rouge, au milieu d'une touffe exubérante de poils (AAC, p. 143-144).

L'échange entre l'Empereur et son visiteur inattendu s'arrête à ce dialogue des regards : l'homme noir, dans ce roman, demeure cantonné à un assourdissant mutisme, que l'on expliquera par une mutilation qui l'aurait privé de parole ou par le légitime effroi que lui inspireraient les circonstances. Véritable saint Sébastien perclus de plaies, il meurt sans avoir proféré un mot, mais sa destinée ne s'arrête pas là. Fasciné par l'organe masculin de sa victime, Zheng De exige en effet une greffe qui lui permettra de se prévaloir, auprès de ses conquêtes féminines, de l'apanage d'un pénis noir, doté de l'incalculable supplément musical qu'offre la fameuse clochette. Le précédent historique que représente cette greffe est évoqué dans le roman par un double truchement, autorisé par la mise en place d'un complexe dispositif de récits enchâssés : l'opération médicale est en effet décrite par l'empailleur chinois Liu Gonggong, dont le témoignage serait lui-même retranscrit dans les mémoires de l'ambassadeur portugais Tomé Pires (AAC, p. 148-155). Techniquement impossible au XVI<sup>e</sup> siècle – pour l'anecdote, la première greffe de pénis a été opérée en 2005... au département d'urologie de l'hôpital de Guangzhou ! –, l'opération fait donc l'objet d'une double médiation littéraire, chinoise pour l'une, européenne pour l'autre. Au-delà même de cet anachronisme médical, le projet de Zheng De est d'autant plus étonnant qu'il impute à un empereur chinois une représentation fantasmatique de la virilité noire qui, ainsi que le

---

une soi-disant créature noire, n'est peut-être pas une autruche, mais un gibbon qui enlace un arbre en gémissant. J'ai entendu dire que les Javanais les déguisent souvent en hommes, les coiffent comme il faut, et les rasent, avant de les vendre aux Chinois » (AAC, p. 133). L'hypothèse, pour heuristique qu'elle soit, est strictement contraire à la réalité : il ne s'agit pas ici d'un animal déguisé en homme, mais bien d'un homme grîmé en animal avant d'être immolé.



rappelle utilement Delphine Peiretti-Courtis dans un article paru en 2005<sup>12</sup>, demeure essentiellement l'œuvre d'une littérature médicale et anthropologique européenne largement postérieure.

Dans le roman de Paul Kawczak, la profession anciennement exercée par Xi Xiao fait de lui un expert de la découpe humaine, passé maître dans l'art raffiné du *lingchi*, autrement dit du supplice chinois. Plus que de greffer les chairs, il s'agit cette fois de les séparer, de les disséquer et de les écorcher :

Il est possible, moyennant un patient apprentissage, de dépouiller un homme de la plupart de ses organes tout en conservant sa vie et sa conscience. Tel était l'art des bourreaux de Chine. Certains hommes puissants qui se savaient condamnés par la maladie choisissaient parfois de remettre leur corps entre les mains d'un maître bourreau pour une mort exquise. Le patient entièrement nu était d'abord rasé de la tête aux pieds, puis l'officiant, suivant les règles d'un procédé que l'Occident pratique grossièrement sur ses bœufs, moutons et chevaux, tatouait sur le corps glabre le tracé complexe d'un dessin selon lequel il inciserait la chair. Un tatouage de maître pouvait prendre jusqu'à une semaine pour être réalisé. Chaque jour, le corps sacrifié se couvrait des lignes qui régleraient son démantèlement. Selon ce dessin complexe, et à l'aide de l'acupuncture, il était alors possible de vider l'homme de son corps, en en altérant minimalement l'âme. Les bourreaux les plus adroits, dont Xi Xiao était, parvenaient à retirer la quasi-intégralité des organes d'un homme sans le tuer, ni l'endormir ni même le faire particulièrement souffrir, ne laissant à l'air libre et intact, disait-on, que le cerveau, le lobe d'un poumon et le cœur (T, p. 31-32).

Les étranges talents de Xi Xiao trouvent dans le roman un double emploi. Au prix de quelques approximations, le premier pourrait être qualifié de « postcolonial » : à la science raffinée du tatouage et du découpage des corps martyrisés, Xi Xiao initie en effet deux disciples, la belle Silu, une Congolaise partie à la recherche de son frère tué par les colons, et le mathématicien et poète voyageur Mohammed Hadjeras, ami et peut-être amant du disparu. La science de la torture chinoise devient dès lors l'arme que les colonisés, ou plutôt les futurs colonisés, retournent contre leurs oppresseurs. Rien d'étonnant par conséquent à ce que Xi Xiao se transforme en héros postcolonial avant l'heure, *leader* malgré lui d'un mouvement de révolte des populations africaines :

L'administration belge d'Équateurville présentait ainsi Xi Xiao comme un dangereux détraqué, un esprit malin, ennemi du projet civilisationnel, menaçant tant les Noirs que les Blancs. Et pourtant, parmi les indigènes, le nom de Xi Xiao circulait comme celui d'un héros, comme le nom d'un

---

<sup>12</sup> PEIRETTI-COURTIS (Delphine), « Corps noirs, virilité et pouvoir dans la littérature médicale à l'époque coloniale », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n°2 et 3 (*Corps masculins et nation : textes, images, représentations*, dir. S. Coto-Rivel, C. Fourrel de Frettes, J. Houdiard), 2019 ; en ligne : <http://journals.openedition.org/itineraires/6605> (mis en ligne le 26-11-2019 ; c. le 02-06-2021).

être de légende, un être magique et vengeur qui avait découpé l'envoyé du roi venu pour découper l'Afrique. Le nom de Xi Xiao était devenu synonyme de résistance et d'espoir. Déjà plusieurs révoltes avaient éclaté dans le pays. Un agent du poste de Bojoka, sur l'Ubangi, avait été lynché par des travailleurs. Rapidement matées, ces insurrections n'en avaient pas moins ravivé une certaine fierté parmi la population colonisée (*T*, p. 224).

L'affaire qui vaut à Xi Xiao une telle réputation se révèle cependant plus complexe qu'on ne le croit au premier abord. De fait, s'il entreprend de dépecer Pierre Claes, le laissant au seuil de la mort, les organes exposés au cœur de la jungle, ce n'est nullement par esprit de vengeance : jamais, pour le bourreau chinois, il n'a été question de punir le colonisateur en « dépeçant le dépeceur » comme on arroserait l'arroseur. Tout au contraire, si Xi Xiao porte sur Pierre Claes le couteau, c'est à la demande de ce dernier et pour satisfaire ce qui s'apparente très explicitement à une pulsion érotique : la torture se transforme ici en un long et tendre processus de dépècement que Xi Xiao, par excès d'émotion, ne parviendra pas à mener jusqu'à son terme (*T*, p. 152-155). Le scalpel s'associe donc de nouveau à l'érotisme pour dire – comme chez Dai Sijie, quoique dans un tout autre registre – l'attrait d'un homme pour un autre, par-delà les frontières linguistiques et culturelles. Là où *L'Acrobatie aérienne de Confucius* reprenait les fantasmes récurrents liés aux dimensions du phallus noir, Paul Kawczak reconnaît pour sa part, dans les remerciements qu'il place dans les dernières pages de son ouvrage, avoir puisé son inspiration dans l'imaginaire occidental des supplices orientaux<sup>13</sup>. L'auteur de *Ténèbre*, en d'autres termes, s'inspire moins de la Chine historique que des représentations occidentales de l'Extrême-Orient, tel qu'il est fantasmé entre autres par Octave Mirbeau dans son *Jardin des supplices* (1899) ou par Judith Gautier dans *Le Dragon impérial* (1869). Au-delà même de ce corpus orientalisant, c'est surtout dans la veine du récit d'aventures, ressuscité après la première guerre mondiale par des écrivains comme Pierre Mac Orlan, que Paul Kawczak semble puiser le plus directement. Sans pousser l'acrobatie jusqu'à user de la loupe généticienne, on avancera ainsi que plusieurs éléments invitent à croire que *Ténèbre* fut écrit dans la matrice littéraire du *Chant de l'équipage*, un roman que l'auteur étudie d'ailleurs dans sa thèse soutenue en 2016<sup>14</sup>. Consacrée à une « supercherie littéraire »<sup>15</sup> qui doit permettre au roué Samuel Eliasar de faire main basse sur la fortune du par

<sup>13</sup> On lira notamment à ce sujet : DÉTRIE (Muriel), DOMINGUEZ LEIVA (Antonio), dir., *Le Supplice oriental dans la littérature et les arts*. Neuilly-lès-Dijon : Les Éditions du Murmure, 2005, 339 p.

<sup>14</sup> KAWCZAK (P.), *Le Roman d'aventures littéraire de l'entre-deux-guerres français : le jeu du rêve et de l'action*. Thèse présentée le 17 mars 2016 sous la direction de Bruno Curatolo et François Ouellet, en cotutelle à l'Université du Québec à Chicoutimi et à l'Université de Franche-Comté ; en ligne : [https://constellation.uqac.ca/4001/1/Kawczak\\_uqac\\_0862D\\_10213.pdf](https://constellation.uqac.ca/4001/1/Kawczak_uqac_0862D_10213.pdf) (c. le 02-06-2021).

<sup>15</sup> MAC ORLAN (Pierre), *Le Chant de l'équipage* [1923]. Paris : Gallimard, 1979, 253 p. ; p. 75.

trop romanesque Joseph Krühl, l'aventure conduit les personnages, qui s'improvisent gentilshommes de fortune, sur une mystérieuse île déserte, où ils ne tardent pas à faire une inquiétante découverte :

Sur une large pierre plate exposée au soleil, telle une table de sacrifices, une forme noire indéfinissable et d'apparence grotesque se traînait, un peu à la manière des phoques. [...] Soudain, l'indéfinissable forme ayant aperçu la silhouette de Conrad qui se profilait sur le ciel, leva deux moignons, jeta un cri déchirant et se hâta en se traînant sur le ventre avec une prodigieuse vélocité, vers un trou noir qui servait d'entrée à une caverne qui s'enfonçait sous les roches. En deux bonds, Joseph Krühl fut sur la « chose » sans nom, qu'il immobilisa sans effort avec la crosse de son fusil. Il recula de dégoût : « C'est un homme ! » s'écria-t-il <sup>16</sup>.

La « chose » en question est plus précisément un homme noir, victime des expérimentations raffinées d'un énigmatique bourreau chinois qui l'a privé de tous ses membres... ou presque. Ce cruel traitement n'a en effet pas départi « le nègre monstrueux » <sup>17</sup> des appétits sexuels que lui prête si volontiers l'imaginaire romanesque occidental : à la première occasion, le malheureux se jette sur la charmante concubine que s'est attachée Krühl et il finit immolé par un coup de pistolet vengeur. Son rôle dans le roman demeure par conséquent congru, bien moins crucial que celui de son tortionnaire qui, quoiqu'il n'apparaisse jamais sur l'île, en obsède les habitants terrifiés. Le portrait du bourreau chinois, tracé par l'un des prisonniers qu'il entend livrer en guise d'entraînement à ses disciples, constitue à ce titre le point culminant du roman et a très certainement inspiré Paul Kawczak :

Un bourreau chinois, mon cher ami, n'est pas un salopaud de saboteur comme les bourreaux européens. C'est un personnage gonflé de dignité et saturé de sciences, tel un professeur d'université. [...] Un bourreau chinois n'est pas, comme vous pourriez l'imaginer, un butor vêtu de pourpre et portant un pourpoint de montreur d'ours en foire. C'est un personnage pondéré, d'une extrême douceur, vêtu de noir, parant son nez de lunettes cerclées d'écaïlle selon la coutume des gens doctes qui tiennent à des détails de costume permettant de ne pas les confondre avec des grelu-chons coureurs de coquines <sup>18</sup>.

Ce constat d'une intertextualité patente, qui place Paul Kawczak dans la filiation de la littérature orientaliste du XIX<sup>e</sup> siècle autant que dans la continuité du roman d'aventures renaissant du XX<sup>e</sup> siècle, amène à l'identification d'un troisième point commun saisissant entre *L'Acrobatie aérienne de Confucius* et *Ténèbre*. Si elle prend appui sur une collection

<sup>16</sup> MAC ORLAN (P.), *Le Chant de l'équipage*, op. cit., p. 208-209. On attirera ici l'attention du lecteur sur le prénom du matelot, Conrad, qui rappelle évidemment le pseudonyme choisi par l'auteur d'*Au cœur des ténèbres*. Il paraît raisonnable de supputer que Paul Kawczak s'est montré sensible à ce court-circuit littéraire.

<sup>17</sup> MAC ORLAN (P.), *Le Chant de l'équipage*, op. cit., p. 232.

<sup>18</sup> MAC ORLAN (P.), *Le Chant de l'équipage*, op. cit., p. 222-223.

de fantasmes occidentaux qui trouveraient assurément leur place dans l'ouvrage contesté<sup>19</sup> publié sous le titre de *Sexe, race & colonies*, la pulsion érotique qui anime Zheng De et Xi Xiao ne saurait se résumer à une simple appétence voyeuriste : leur érotisme chirurgical se trouve dans l'un et l'autre cas associé à une construction intertextuelle qui fait du sexe la séduisante enveloppe de l'intertexte.

### « L'intersexualité : mémoire de la littérature »<sup>20</sup>

Les allusions intertextuelles abondent chez Dai Sijie : le roman est ainsi encadré par deux clins d'œil appuyés à Rabelais, sous le haut patronage duquel l'auteur semble vouloir se placer (AAC, p. 21, p. 158). Quant à l'épisode de la greffe, il conjugue savamment deux références majeures : l'une chrétienne, l'autre empruntée à la littérature chinoise. Comme le rappelle Julia Pröll dans son analyse du roman de Dai Sijie<sup>21</sup>, *La Légende dorée* de Jacques de Voragine rapporte que Côme et Damien, devenus par la suite les saints patrons des chirurgiens, sauvèrent la vie d'un bedeau dont la jambe était dévorée par un chancre en remplaçant le membre malade par celui d'un homme noir récemment trépassé. Tout porte à croire que Dai Sijie, fidèle au modèle rabelaisien, s'est plu à proposer une réécriture irrévérencieuse d'un miracle chrétien abondamment illustré dans l'iconographie religieuse, en substituant un membre à un autre. À cette première référence implicite s'en ajoute une seconde, que Dai Sijie prend cette fois la peine d'explicitier pour son lecteur occidental. Lorsque l'empailleur Liu Gonggong révèle au ministre de la Censure la nature de l'opération subie par Zheng De, ce dernier recourt ainsi à une expertise qui n'a rien de médical mais se révèle au contraire éminemment littéraire : il sollicite l'avis d'un auteur détenu dans les geôles impériales, connu pour la publication d'un ouvrage scandaleux et largement pornographique, le *Rou Pu Tuan* (1693)<sup>22</sup>. Le clou de ce récit n'est autre qu'une greffe phalli-

<sup>19</sup> Voir note 9. On lira par exemple à ce sujet : BERTHO (Elara), « Déconstruire ou reconduire : à propos de l'ouvrage *Sexe, race & colonies* », *Cahiers d'études africaines*, n°237, 2020, p. 169-180.

<sup>20</sup> Nous nous permettons de déformer ici le titre de : SAMOYAU (Tiphaine), *L'Intertextualité : mémoire de la littérature*. Paris : Nathan, 2001, coll. 128, 128 p.

<sup>21</sup> PRÖLL (Julia), « La greffe chez les médecins-écrivains français et francophones de l'extrême contemporain : entre tentation prométhéenne et métaphore postcoloniale ? », in : PRÖLL (Julia), LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MADRY (Henning), dir., *Médecins-écrivains français et francophones : imaginaires, poétiques, perspectives interculturelles et transdisciplinaires*. Würzburg : Königshausen & Neumann, Saarbrücker Beiträge zur vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, Bd. 84, 2018, 386 p. ; p. 327-349.

<sup>22</sup> Il en existe deux traductions en français : YU (Li), *Jeou-P'ou-Touan, ou la Chair comme tapis de prière, roman publié vers 1660 par le lettré Li-Yu*. Traduit par Pierre Klossowski. Préface de René Étiemble. Paris : J.-J. Pauvert, 1962, x-319 p. ;

que, puisque le personnage principal, soucieux de multiplier les conquêtes, se laisse convaincre qu'il améliorera ses performances érotiques en se dotant du membre d'un chien. En prélevant le membre viril d'un homme noir assassiné, Zheng De noue donc ensemble le miracle de Côme et Damien et les prouesses toutes profanes relatées dans le *Rou Pu Tuan* : il n'est nullement exagéré d'évoquer dans ces conditions une greffe interculturelle, pour laquelle le corps noir tiendrait lieu de terrain privilégié. Cette audace dans le contact interculturel ne doit cependant pas occulter tout ce que le sort du malheureux esclave a de problématique : réduit au statut d'animal sauvage traqué lors des chasses impériales, il ne reconquiert son humanité que pour se voir aussitôt ravalé par l'argument intertextuel à une triste condition canine.

On a déjà vu combien le roman de Paul Kawczak était lui aussi traversé de citations et de références littéraires. À côté des supplices raffinés qui évoquent autant Mirbeau que Mac Orlan, l'auteur sollicite également le souvenir récurrent des poètes symbolistes (Baudelaire en particulier <sup>23</sup>) et celui, évident dès le titre, des explorations africaines de Joseph Conrad. Non content d'apparaître directement dans le roman sous les traits d'un marin polonais au beau « regard polaire » (*T*, p. 45), Conrad livre aussi au texte l'un de ses fils conducteurs, au point qu'on peut sans hésiter ranger le roman de Paul Kawczak dans la liste désormais fournie des réécritures d'*Au cœur des ténèbres* <sup>24</sup>.

D'aucuns regretteront bien sûr que cette richesse intertextuelle, qui contribue pour beaucoup à la réussite des deux romans, laisse de côté les littératures africaines. Est-il vraiment loisible de parler d'un « entre-trois culturel » si l'Afrique demeure, comme chez Dai Sijie, condamnée au mutisme ou se transforme, comme chez Paul Kawczak, en décor propice à la mise en scène de la décrépitude de l'homme blanc ? L'avertissement qui ouvre *Ténèbre* ne laisse à cet égard aucune place au doute :

L'histoire qui suit n'est pas celle des victimes africaines de la colonisation. Celle-ci revient à leurs survivants. L'histoire qui suit est celle d'un suicide blanc dans un monde sans Christ ; celle d'un jeune homme oublié dans un labyrinthe de haine et d'aveuglement : l'histoire du démantèlement et de la mutilation de Pierre Claes (*T*, p. 12).

---

YU (Li), *De la chair à l'extase : roman érotique*. Traduction de Christine Corniot. Arles : P. Picquier, 1991, 283 p.

<sup>23</sup> Je me permets de renvoyer ici à : CHAVOZ (Ninon), *Les Morts-vivants : comment les auteurs du passé habitent la littérature présente*. Paris : Hermann, coll. Fictions pensantes, 2021, 220 p.

<sup>24</sup> Voir : HALEN (Pierre), « À propos de la tradition conradienne du *Cœur des ténèbres* comme archive internationale », *Continents manuscrits*, n°11 (*Écrire le fleuve Congo après Conrad*, dir. M. Le Lay, J.-P. Orban), 2018 ; en ligne : <https://journals.openedition.org/coma/2953> (mis en ligne le 15-10-2018 ; c. le 02-06-2021).

À en croire cette déclaration d'intention, il s'agit moins de donner la parole aux colonisés que de dépeindre, une nouvelle fois, la descente aux enfers du colonisateur. Ce choix est d'autant plus surprenant que Paul Kawczak, dans les dernières pages du volume, adresse ses remerciements à l'écrivain congolais Blaise Ndala, avec qui il semble entretenir une forme de camaraderie littéraire. Dans un entretien avec Boniface Mongo Mboussa, ce dernier s'emploie justement à souligner l'ambiguïté problématique du roman de Joseph Conrad, appelant de ses vœux une réécriture qui rendrait enfin la parole « à ceux qui en ont été privés plus d'un siècle durant »<sup>25</sup>. On pourrait reprocher à Paul Kawczak de n'avoir pas relevé ce défi ou d'avoir suivi plutôt la piste empruntée par Pierre Mac Orlan en détournant l'attention du lecteur vers un excentrique bourreau chinois. Rien n'interdit pourtant de pousser la quête intertextuelle un peu plus loin encore et de se plaire à envisager, par exemple, la possibilité d'un intertexte sonyen qui viendrait s'agréger aux allusions littéraires identifiées plus haut. *La Vie et demie* ne débute-t-elle pas, elle aussi, par la dissection d'un Martial résistant à toutes les épreuves ? Ne met-elle pas en scène une belle rebelle, assoiffée de vengeance ? Pourquoi ne pas voir en Silu une nouvelle incarnation de Chaïdana ? Xi Xiao enfin ne fait-il pas, comme Chaïdana et Martial Layisho, un séjour chez les Pygmées ? Assurément, il y aurait dans cette acrobatie supplémentaire le ferment d'une histoire littéraire véritablement « intégrée », qui penserait la triangulation de la Chine, de l'Afrique et de l'Occident sur des bases qui ne seraient pas exclusivement celles de l'économie de marché. Achevons donc cet itinéraire sino-africain en souhaitant, une fois n'est pas coutume, avoir fait mentir Sony, lui qui affirme être convaincu « qu'en certaine matière l'acrobatie c'est impossible »<sup>26</sup> ou « impitoyable »<sup>27</sup>, selon les cas.

Ninon CHAVOZ<sup>28</sup>

<sup>25</sup> NDALA (Blaise), MONGO-MBOUSSA (Boniface), « *Au cœur des ténèbres*, une œuvre ambiguë, et discussion par Boniface Mongo-Mboussa », *Continents manuscrits*, n°11 (*Écrire le fleuve Congo après Conrad*, dir. M. Le Lay, J.-P. Orban), 2018 ; en ligne : <http://journals.openedition.org/coma/2975> (c. le 02-06-2021).

<sup>26</sup> SONY LABOU TANSI, *SLT. L'Atelier de Sony Labou Tansi*. Vol. 1 : *Correspondance. Lettres à José Pivin. Lettres à Françoise Ligier*. Édition établie par Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez-Antoniotti. Paris : Revue noire Éditions, coll. Soleil, 2005, 264 p. ; p. 84.

<sup>27</sup> SONY LABOU TANSI, *La Gueule de rechange*, in : *Sony Labou Tansi en scène(s) : La Chair et l'idée : théâtre et poèmes inédits, lettres, témoignages, écrits et regards critiques*. Besançon : Les Solitaires intempestifs, coll. Du Désavantage du vent, 2015, 365 p. ; p. 41.

<sup>28</sup> Configurations Littéraires (UR 1337) / LETHICA, Université de Strasbourg.